

2016

La Place de L'Honneur dans l'Evolution de la Guerre au Moyen Age

Nicolas Cyril Franchitti

Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College

Follow this and additional works at: https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_theses



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Franchitti, Nicolas Cyril, "La Place de L'Honneur dans l'Evolution de la Guerre au Moyen Age" (2016). *LSU Master's Theses*. 200.

https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_theses/200

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Master's Theses by an authorized graduate school editor of LSU Digital Commons. For more information, please contact gradetd@lsu.edu.

LA PLACE DE L'HONNEUR DANS L'EVOLUTION DE LA GUERRE AU MOYEN AGE

A Thesis

Submitted to the Graduate Faculty of the
Louisiana State University and
Agricultural and Mechanical College
in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Masters of Arts

in

The Department of French Studies

by

Nicolas Cyril Franchitti
B.S., Kansas State University, 2006
M.S., Webster's University, 2013
August 2016

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur d'études Monsieur le Professeur Alexandre Leupin qui a accepté de diriger mes recherches, pour son aide et ses judicieux conseils.

Je voudrais exprimer ma gratitude aux membres de mon comité, Monsieur le Professeur Gregory Stone et Monsieur le Professeur Jeffrey Leichman. Leur participation a été très appréciée.

Table des Matières:

Abstract.....	iv
Résumé.....	vi
Introduction.....	1
Définition de l'honneur.....	4
Les origines de la féodalité.....	5
Les motifs des guerres au Moyen Age.....	9
Dans quelle atmosphère fait-on la guerre au Moyen-Age ?.....	11
Les forces et l'environnement stratégique et tactique.....	15
Les mythes de la guerre.....	19
Refuge politique et refuge militaire : le château.....	25
L'honneur féodal.....	27
L'éducation des chevaliers.....	31
La culture de la honte et du déshonneur.....	33
L'éthique religieuse face à l'éthique féodale.....	38
Les Mercenaires, Routiers, Cotteraux.....	47
La crise de l'éthique féodale.....	49
Les mentalités changent.....	51
L'éthique militaire change.....	52
Conclusion.....	54
Bibliographie.....	57
Références.....	59
Vita.....	60

Abstract

The goal of this study is to understand the role that honor represents for warriors through conflicts from the XIIIth to the XVth century. The Christian ethic was in opposition to the Feudal ethic. The opposition between the two provoked several changes in the way honor was perceived in warfare throughout the centuries. The notion of honor depends on the thoughts and the context into which individuals or groups belong. It implies reciprocity; measured by norms often recognized by another entity.

The chivalrous ideology was born out of the social rise of the *milites* and through the simultaneous dissemination of the aristocratic and chivalrous ideology of royal origins, which advocated for protecting the weak and the downcast. This cultural event confirmed the solid status of the dominant class, which allowed it to dominate the lower ones with ease through the knights and nobles at the helm.

During battles such as Bouvines, duels often took place between knights where troops surrounding them were forbidden to intervene. The nobles would settle their differences amongst themselves even if the footmen near them could alter the course of their disputes. These knights challenged each other on the battlefield without trying to kill one another because these soldiers of high birth during that time fought as if they were jousting. They would challenge one another without planning to eliminate the other.

The battle of Crécy brings back into question what was considered an honorable fight. The honor code followed by knights rejected the use of bowmen. Those troops were not used against nobles. The British however, had many archers and used a new technology with devastating effect: the « longbow ». That technological breakthrough impacted the

battlefield in ways never seen before. It changed everything on the ethical, tactical but also the military aspect of warfare. The knight's place was redefined as well as war itself.

The old code of chivalry got lost little by little. Military strategists managed to adapt to the enemy, thanks to technological advances and new ethical principals. An openness of mind expanded the space for critical thinking, which allowed combatants to be more flexible.

The nature of conflicts changed, and continue to change, but men's aptitude to adapt to the environment does not.

Résumé

Le but de cette étude est celle de comprendre le rôle qu'occupe l'honneur chez le combattant à travers certains conflits du XIIIème au XVème siècle. L'éthique chrétienne de l'église est en opposition à celle de l'éthique féodale et cet antagonisme provoque des changements dans la conception de l'honneur dans la guerre à travers les siècles. La notion de l'honneur dépend des pensées et du contexte dans lequel un individu ou un groupe se trouve. C'est une notion qui implique une certaine réciprocité d'action, mesurée suivant certaines normes reconnues par autrui.

La formation de l'idéologie chevaleresque se forme par une montée sociale des *milites* et par la diffusion simultanée, par le haut, de l'idéologie aristocratique et chevaleresque d'origine royale qui prône la protection des faibles. Cet événement culturel a confirmé l'assise de la classe dominante et lui a permis de maîtriser sereinement les couches dominées de toute la hauteur du chevalier et du noble.

Durant les batailles comme à Bouvines, des duels de chevaliers se déroulaient, où les troupes qui entouraient ces confrontations, étaient interdites d'intervenir. Les règlements de compte se résolvaient entre gentilshommes même si la piétaille qui était présente aurait pu altérer l'issue des bagarres. Ces chevaliers se défiaient sans se tuer car ces guerriers de haute naissance à cette époque s'affrontaient sur le champ de bataille comme aux joutes.

La bataille de Crécy remet en cause ce qui est considéré comme un combat honorable. Le code d'honneur des chevaliers rejetait l'arc, qui n'était pas utilisé contre les nobles. Les anglais possèdent et utilisent une nouvelle arme dévastatrice : le « longbow ». L'évolution technologique impacte les champs de bataille de manière inéluctable. Tout

change sur le plan éthique, tactique et militaire. La place du chevalier se redéfinit, la guerre aussi.

L'ancien code d'honneur des chevaliers se perd peu à peu. Les stratégies militaires parviennent à s'adapter à l'adversaire grâce aux avancées technologiques et une éthique militaire qui offre une certaine ouverture d'esprit qui permet au guerrier d'être flexible.

La nature des conflits change mais l'aptitude des hommes à s'adapter à leur environnement ne change pas.

Introduction

La mémoire collective symbolise souvent le moyen âge comme une époque dominée par la chevalerie où prennent place de belles actions vaillantes. Telle la chevalerie, les châteaux dominent les paysages car ils se construisent dans toutes les régions d'Europe. Les châteaux comme les seigneurs qui les occupent assurent la protection des villages et la défense des alentours. Ils sont le symbole du pouvoir et de la protection.

Etant militaire de carrière j'ai toujours considéré le rôle de l'honneur comme ayant été un élément important de la motivation des chevaliers à une époque où la notion de service était très importante pour la défense de leurs terres mais également pour l'honneur de leur souverain. Pour mieux comprendre il nous faut d'abord commencer par définir ce qu'était le service au moyen âge. Le service incarnait les liens unissant les sujets au souverain. Ces liens supposaient une certaine réciprocité avec des règles à suivre dans un système hiérarchisé. Le sujet devait contenter les attentes du souverain quand il était sollicité. En retour il était reconnu et gratifié pour ses services rendus.¹

La problématique de cette étude est la suivante ; quel est le rôle de l'honneur et comment se traduit-il dans les faits de guerre entre le XIII^{ème} et XV^{ème} siècle ?

La méthodologie qui a été adoptée afin de répondre à cette question est basée sur quatre textes historiques, qui semblent marquer un changement significatif aussi bien sur le plan de l'éthique que dans l'art de la guerre. Ces textes nous permettent de comprendre le rôle qu'occupe l'honneur chez le combattant à travers certains conflits du XIII^{ème} au

¹ Jérémie Foa, Bertrand Haan et Matthieu Gellard, Journée d'études - *Servir le roi en temps*

XV^{ème} siècle. Le premier des quatre textes décrit la bataille de Bouvines du 27 Juillet 1214 suivant les interprétations de l'Anonyme de Béthune et de Philippe Musket parmi d'autres sources incluses dans l'ouvrage de George Duby intitulé *Le dimanche de Bouvines*. Le second texte est un récit traitant de la mort de Geoffroy Tête-Noire mort en 1388 intitulé « *La Mort de l'Aventurier* » de Jean Froissart qui recense les devoirs féodaux d'un bon seigneur durant la Guerre de Cent Ans. Le troisième texte relate les faits d'armes de Bascot de Mauléon qui mentionne la bataille de Brignais en 1362 pendant la révolte des chevaliers français durant le règne du roi de France Jean le Bon. Le quatrième et dernier texte résume les méfaits du capitaine « robeur » Aimerigot Marcel et comment il fut pris et mené à Paris. Ce dernier texte traite du contre-exemple, c'est-à-dire de la question du déshonneur. Les trois derniers textes sont tirés des Chroniques de Jean Froissart.

Après avoir étudié ces textes, je suis arrivé au constat que la conception de l'honneur change à travers les derniers siècles du moyen âge. Par conséquent, je me suis interrogé sur la nature de cette évolution. Ainsi je suis arrivé à me poser la question suivante: L'honneur a-t-il évolué de manière collective ou individuelle chez les chevaliers entre le XIII^{ème} et le XV^{ème} siècle? C'est en examinant les textes que nous allons tenter d'y répondre.

Cependant, avant de procéder à l'étude et l'analyse des textes, nous allons définir le cadre de référence sur lequel nous allons nous baser pour les examiner. D'abord il nous appartient de définir les termes clés, tels l'honneur et la chevalerie. Ensuite nous allons fournir un arrière-plan historique qui permettra de mieux cerner les éléments de référence de notre étude de textes.

Puisque la conception de l'honneur est au cœur de notre problématique, il est essentiel que nous la définissions. En effet, il est important de déterminer ce qu'est l'honneur du combattant à cette époque en considérant l'éthique chrétienne de l'église en opposition à celle de l'éthique féodale lors de la bataille de Bouvines. L'une était en faveur de l'harmonie entre seigneurs, l'autre basée sur des traditions guerrières. A quelles fins ces textes furent-ils écrits ? Qui en sont les destinataires ? Ces textes ont-ils transformé la réalité des faits historiques ? Comment la conception de l'honneur dans la guerre a-t-elle changé à travers les siècles en question ? Il nous reste à répondre à ces interrogations en analysant leur contexte historique ainsi que de mesurer l'impact que leur influence a pu avoir sur la naissance de certains mythes.

Définition de l'honneur

La notion de l'honneur demeure paradoxale comme le décrit l'ordre des templiers en parlant de l'honneur chevaleresque. Elle est dépendante des pensées et du contexte dans lequel un individu où un groupe se trouve. Nous tenterons donc de développer divers aspects individuels de l'honneur des chevaliers au moyen âge ainsi que ceux de l'honneur féodal dans la société.²

L'honneur est un ensemble de valeurs propres à un certain individu ou groupe qui procure un agrément, un respect particulier d'un autre individu ou groupe. C'est une notion qui implique une certaine réciprocité d'action, où celle-ci est mesurée suivant certaines normes reconnues par autrui. Pour acquérir l'honneur, il est nécessaire d'accomplir des actions jugées bonnes et justes pour qu'en découle un degré de satisfaction. Des degrés variés d'honneur existent ainsi que plusieurs types de moralités différentes suivant les cultures des pays européens. Quels en sont les enjeux ? L'honneur est-il un attribut accessoire à la noblesse, ou central à sa définition ? Il sera donc important de garder le terme de l'honneur dans le contexte assez vaste qu'est la guerre au Moyen âge et la société féodale. Pour ce faire nous allons tenter de le définir.

² *L'Honneur Chevaleresque, Non Nobis Domine Non Nobis Sed Nomini Tua Da Gloriam, Ordres des Templiers, Chevalerie et Valeurs de France*, L'Ordre des Templiers, 29 Octobre 2006
Chevalerie et Valeurs de France,
http://nonnobisdominenonnobissednominituodagloriam.unblog.fr/2006/10/29/lhonneur-chevaleresque/#_ftn31

Les origines de la féodalité

Durant le Moyen Âge, à l'exception de Crécy, Bouvines ou Azincourt, il y eut très peu de conflits de grande envergure. La majorité des opérations militaires consistaient à éviter les batailles rangées et l'affrontement en terrains dégagés. Les combats sont des escarmouches ou des embuscades, des raids ou des opérations relativement courtes. Les conflits demeurent pour la plupart des engagements régionaux. Il s'agissait de mettre en difficulté son adversaire en l'affaiblissant militairement soit en lui infligeant des pertes en hommes, en matériel ou économiquement en détruisant ses ressources, soit en capturant des chevaliers ennemis afin d'obtenir des rançons en échange de leur liberté.

En Europe les conflits régionaux qui persistent tout au long du Moyen Age entre nations chrétiennes découlent de multiples causes.

Après la mort de Charlemagne, le Saint Empire Romain Germanique se trouve divisé en trois royaumes suite au traité de Verdun de 843. Ils se réduisent rapidement à deux. Les empires dominés par des cultures et des langues différentes deviennent le futur royaume de France et l'empire Germanique. Les descendants des lignées carolingiennes se disputèrent des intérêts particuliers plus immédiats, provoquant guerres et invasions et l'éventuelle dissolution de l'Empire carolingien. Chaque état fut en proie au morcellement de son territoire provoqué en partie par l'essor progressif de la féodalité.

Les longues dynasties aristocratiques qui dominaient les sociétés européennes étaient dérivées du pouvoir et de l'influence militaire qu'ils exerçaient sur leurs sociétés depuis la chute de l'Empire romain. Leur influence politique et sociale était indissociable de celle de leur pouvoir militaire. A partir du régime des fiefs et le pouvoir exercé par les suzerains sur leurs vassaux se développent un système de protection militaire basé sur la

loyauté des nobles entre eux. « Le vassal se mettait à genoux, plaçait ses deux mains dans celles du suzerain et lui jurait fidélité. Toute la féodalité était fondé sur un système où la loyauté d'homme à homme, du gouvernant au gouverné remontait du petit seigneur jusqu'au roi. »³

Afin d'appréhender les relations entre les hommes et la hiérarchie de ce système de loyauté ainsi que de son importance civile et militaire, il est nécessaire de partir de sa genèse ; c'est à dire d'expliquer les origines de la chevalerie. Il faut remonter à l'an 971 afin de trouver les premières traces du terme *miles* qui signifie, membre d'un certain groupe formé par la chevalerie. Auparavant les termes *vassus*, *fidelis* ou *nobilis* avaient été utilisé pour désigner l'appellation d'aristocrates en fonction de leur statut de naissance. Vers 1030 ce n'était plus le cas. Les registres historiques provenant d'édifices religieux nous le confirment dans la région de Mâcon, en Catalogne, mais également en Flandre. Ces changements se propagent un siècle plus tard dans les provinces germaniques de Lotharingie. Le terme désignant un « chevalier » avait remplacé tous les termes qui indiquaient jadis la supériorité sociale d'un aristocrate. Cette distinction militaire marquait le nom d'un individu entre son prénom et son nom de famille. Cependant cette distinction ne s'appliquait pas seulement à un seul individu mais également à sa famille. Le titre pouvait donc se transmettre de manière héréditaire.⁴

La formation de l'idéologie chevaleresque se forme selon un processus que Jean Flori nomme le « chiasme idéologique. » Ce développement est « caractérisé par une montée sociale des *milites* et par la diffusion simultanée, par le haut, de l'idéologie

³ H-X Arquilliere, *Moyen Age*, Paris, Editions de l'Ecole, 1947, p103

⁴ G. Duby, *The Chivalrous Society*, Berkeley and Los Angeles California, University of California Press, 1977 p159-60

aristocratique et chevaleresque d'origine royale qui prône la protection des faibles. Ce chassé-croisé culturel a constitué un ciment pour la classe dominante et lui a permis de surplomber sereinement les couches dominées de toute la hauteur du chevalier et du noble. »⁵

Cette hiérarchie des fiefs touchait ainsi toute la caste dirigeante des seigneuries d'Europe. Les *miles* avaient un code d'honneur, une redevance à l'égard de leur souverain.

L'influence du Pape sur la géopolitique des royaumes chrétiens pousse les aristocraties chrétiennes à se consolider autour d'une même foi et de rétablir un pouvoir central au sein de leurs royaumes respectifs afin de préserver leurs frontières. Les valeurs des peuples européens sont communes, le développement de la chevalerie, le code d'honneur et les traditions guerrières préservées et transmises dans toutes les noblesses de la chrétienté, faisaient partie intégrante de leur héritage. Les relations communes développées entre les aristocraties européennes découlent d'idéaux et d'intérêts communs. Les chefs des armées qui se livraient bataille se connaissaient tous. Les grandes familles d'Europe s'entremariaient. Leur destinée commune les unit ou les divise suivant les intérêts et les circonstances de leurs interactions. Les mariages lient les peuples mais les décès et les successions sont sources de division. La majorité des guerres européennes au Moyen Age découlent de ces problèmes.

Les différentes chevaleries européennes apprennent les unes des autres durant les croisades.⁶ Les noblesses européennes trouvent un terrain d'entente dans cette cause qui unit l'Europe chrétienne, bien qu'elles s'opposent sur le continent par des animosités et des

⁵ Cahiers de civilisation médiévale, 41e année, supplément annuel 1998. Comptes Rendus. pp. 61-65. J. Flori, H. Martin. — Mentalités médiévales, XIe- XVe s. Paris, PUF, 1996

⁶ G. Cohen, *Histoire de la chevalerie en France au Moyen Age*, 1949

conflits d'intérêts fréquents. Leur conception de l'honneur et le respect mutuel que se confèrent ces nations coalisées renforce leurs traditions militaires.⁷

⁷ J. Flori, *L'essor de la chevalerie : XIe-XIIe siècles*, Genève, Dorz, 1986

Les motifs des guerres au Moyen Age

Les rivalités entre royaumes européens provoquent des rancunes entre Philippe Auguste et Jean sans Terre depuis que le duc de Normandie est devenu roi en Angleterre. Les relations entre le roi Capétien et son plus riche vassal se sont tendues lorsque le Plantagenet, le comte d'Anjou, étend son pouvoir sur la principauté anglo-normande puis sur le duché d'Aquitaine. Depuis son avènement Philippe ne poursuit pas d'autre but que celui de briser cette puissance menaçante.⁸ Face à Richard, Philippe n'eut guère de succès suffisant lui permettant de dominer l'ennemi « héréditaire », l'Angleterre. Lorsque Jean « la molle épée » prend sa place, les circonstances changent en faveur des français. Le roi Jean reçoit ce surnom après avoir mené une politique beaucoup moins agressive que celle de son frère Richard I^{er}.⁹ Jean perd la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine et la Bretagne en moins de quinze ans. Le roi Philippe confisque tous les fiefs de son rival sous prétexte de félonie. Jean sans Terre rassemble les barons français désenchantés ou éloignés de leur seigneur.

L'excommunication d'Otton entraîne le Saint Empire à s'allier avec l'Angleterre contre les français depuis que Philippe Auguste s'est rangé au côté du Pape. Jean Sans Terre est à son tour excommunié. Il souhaite raffermir son image peu populaire en Angleterre par le biais d'une victoire qui serait la bienvenue. Pour la Flandre c'est l'occasion d'en profiter pour se libérer du joug français en se rangeant aux côtés de cette coalition grandissante qui comprend le Saint Empire Romain Germanique et le royaume d'Angleterre. L'appât du gain attire également les mercenaires de Brabant. Les multiples factions qui forment les rangs

⁸ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p64

⁹ W. Lewis Warren, *King John*, Londres, Methuen, 1991

de la coalition sont de l'ordre de trois contre un à Bouvines face à Philippe Auguste en 1214.

La Papauté réagit aux attaques d'Otton et de Jean sans Terre visant à réformer les abus de l'Eglise. Le Pape qualifie ces attaques d'hérésie. Les vieilles rivalités entre le Pape et le Saint Empire ainsi que celles entre la France et l'Angleterre ne cessent de rouvrir des plaies qui suscitent rancœurs et incitations à la revanche. Les deux royaumes saxons sont dans une impasse, le roi et l'empereur doivent défendre leur honneur. La France saisit l'occasion de ces remous politiques en s'établissant une place prépondérante auprès du Saint Siègle. Cette dynamique est exposée par Duby comme un échiquier où les blancs, les bons se sont rangés du côté de Dieu et les noirs relégués aux forces du mal. La guerre est inévitable.

Le récit de la bataille de Bouvines de 1214 écrit par les chroniqueurs nous laisse de nombreuses informations concernant les comportements des participants sur le champ de bataille. Le contenu de ces récits nous permet de comprendre les mentalités des combattants et nous informe sur l'environnement aussi bien physique que psychologique lors des conflits. En étudiant leur mode opératoire au XIII^{ème} siècle, il nous est possible de discerner leurs valeurs et repérer leurs priorités. Ainsi en confrontant les récits de cette bataille il nous est possible de saisir la conception de l'honneur et de la chevalerie de la période étudiée.

Dans quelle atmosphère fait-on la guerre au Moyen-Age ?

Duby, dans *Le dimanche de Bouvines*, dresse un tableau majestueux de l'organisation et des couleurs qui faisait état du folklore des armées avant la bataille. La représentation de l'honneur et des traditions est extrêmement importante aux yeux des témoins et ces précisions sont très importantes pour les auteurs de ces textes qui dressent un environnement unique du champ de bataille dans la préparation et la résolution des combats. Les conseils des chefs sont décrits avec une grande précision notamment lorsque Philippe Auguste réunit ses fidèles lieutenants afin de décider si ou non il devrait combattre le dimanche 27 juillet. Le son des trompettes annonce les ordres à suivre, l'arrivée ou le mouvement des troupes. Tous les détails choisis par les chroniqueurs, Guillaume le Breton, Philippe Musket ou bien L'Anonyme de Béthune, peignent un tableau qui inspire le respect et la grandeur des participants ainsi qu'une atmosphère riche en traditions. La préparation au combat est similaire à celle d'une mise en scène théâtrale. Le sentiment de l'honneur qui émane du cœur des chevaliers est retranscrit dans toute sa splendeur. Le lecteur est transporté dans les faits, et une émotion communicative est ressentie par le lecteur à travers les actions des personnages qui sont à la source des faits communiqués dans le texte.¹⁰ Cela est délibéré de la part des chroniqueurs. Ils souhaitent immortaliser l'instant dans l'histoire.

Le Roi Philippe n'hésite pas à mener son armée de l'avant sans crainte ni hésitation, il est entouré de ses chevaliers les plus proches, ce sont ses fidèles lieutenants. Il chevauche le champ de bataille de Bouvines avec assurance et conviction car il est persuadé de la sainte protection qui lui est accordée en ce dimanche 27 juillet 1214.

¹⁰ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p. 196

Les chefs de guerre préparent leurs armées afin de confronter l'ennemi à des points stratégiques importants de sorte à surprendre l'ennemi. Obtenir un avantage tactique sur l'ennemi dépendait souvent du bon usage de la topographie du terrain comme ce fut le cas à Bouvines. Les affrontements de grande envergure réunissant plusieurs milliers de troupes ne se produisaient que rarement au Moyen Age. Les chevaliers avaient pour habitude de régler leurs différends au cours de guerres locales. Ils se reconnaissaient grâce à leurs armoiries peintes sur leurs écus. Lorsque des chevaliers se reconnaissaient sur le champ de bataille, leur combat devenait vite singulier durant la bataille. L'honneur des nobles se livrant bataille était d'une importance capitale. Il n'était pas honorable d'attaquer ses rivaux en surnombre. Le respect de ce code de conduite atteste de l'égard que les adversaires témoignaient envers leur ennemi. Les belligérants se respectaient, c'était une question d'honneur. Les batailles étaient entrecoupées par ces duels de chevaliers, où les troupes qui entouraient ces confrontations, étaient interdites d'intervenir. Les règlements de compte se résolvaient entre gentilshommes même si la piétaille qui était présente aurait pu altérer l'issue des bagarres. Ces chevaliers se défiaient sans se tuer et beaucoup de batailles se résolurent ainsi sans l'intervention de tierces personnes car ces guerriers de haute naissance à cette époque s'affrontaient sur le champ de bataille comme aux joutes. L'honneur individuel qui était présent dans les cercles des chevaliers était très développé.

Cela change progressivement au cours du XIIIème siècle surtout après la bataille de Bouvines. En effet, la bataille de Bouvines est significative car elle marque le début d'une évolution dans les comportements. Les armes des hommes à pied deviennent de plus en plus efficaces. Il devient possible pour les fantassins de mettre en péril leurs supérieurs. Le progrès des armes bouleverse l'ordre social. L'importance grandissante de l'infanterie

révolutionne la conception du combat médiéval. Ceci inquiète le clergé car il n'a jamais été question pour la piétaille d'être en droit de pouvoir menacer des nobles, cela était inconcevable au moyen-âge. Cependant à Bouvines les français envoient au front deux cent cinquante sergents montés contre les chevaliers flamands qui, froissés, ne s'attendent pas à affronter des ennemis qui ne sont pas leurs égaux. Tout devient alors permis y compris frapper les sergents montés de loin avant même de les confronter. Aux yeux des nobles, ces cavaliers de basse classe ne sont pas issus du même rang, donc à quoi bon leur laisser la vie se disent les chevaliers.¹¹ Le code d'honneur qui est valable entre chevaliers ici n'est pas applicable car les adversaires sont de deux conditions différentes. Le Saint Empire en fait de même face aux français en envoyant des mercenaires dont nous parlerons plus en détail. En ce qui concerne les sergents montés, leur tâche était extrêmement compliquée, car il leur fallait éviter d'être tués tout en faisant en sorte de mettre les chevaliers ennemis hors d'état de nuire dans le but de les faire prisonniers. Il n'est pas étonnant que la majorité des chevaliers de toutes nations confondues survivent quasiment à tous les affrontements. Les règles d'engagement étaient si inégales que la tâche des non nobles au combat était quasi impossible. Les face à face résultaient pratiquement toujours en des charges écrasantes de la part des troupes seigneuriales face aux sergents à cheval ou aux troupes d'infanterie. Ces inégalités ne sont pas relatées dans les écrits par les chroniqueurs car il n'est pas question de révolutionner les règles du combat. Les êtres de « basse naissance » ne suscitent aucun intérêt dans le discours de la guerre au Moyen Age. Ce silence des chroniqueurs est celui du mépris concernant tous les « gens de pied » moins dignes de soins que le sont les bons chevaux. La façon dont la piétaille manie les armes n'est pas digne d'être contée car ces

¹¹ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p. 212

gens versent le sang comme le mentionne Duby dans *Le Dimanche de Bouvines*. Lorsqu'un *rustici* ou paysan est mentionné, c'est pour mettre en avant les prouesses des nobles. Un garçon semblable à ceux des boucheries tente d'écorcher Renaud de Dammartin à Bouvines.¹²

La place de l'honneur dans les combats singuliers des nobles était ainsi bien particulière et très élitiste rejetant toute représentation les mêlant aux paysans. La conception de l'honneur est alors associée au rang social et dissociée dans une certaine mesure à l'individu. Seuls les nobles ont la possibilité de se distinguer par leur respect d'un code d'honneur. Leur rôle au combat scellait à jamais leur destin dans l'honneur ou la disgrâce.

¹² G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p211

Les forces et l'environnement stratégique et tactique

Il est important de clarifier la supposée « infériorité » de l'infanterie médiévale, que l'on compare trop souvent dans la pensée populaire avec celle de la période antique, où la légion romaine constitua le summum en terme de qualité combattante. Des forces piétonnes de qualité raisonnable existaient au Moyen Age, celles qui étaient composées d'arbalétriers et de lanciers venant particulièrement des communautés urbaines des Flandres, de l'Italie ou d'Espagne.

La cavalerie était employée de manière spécifique en trois éléments. La première vague devait enfoncer l'ennemi, le gêner et le disperser, pour que les deux vagues suivantes puissent le mettre en déroute. Les chevaliers, qui étaient l'élite de l'armée obéissaient rarement aux ordres de leurs supérieurs, ils combattaient énormément pour leur succès personnel, la victoire n'était qu'au second plan.¹³

Contrairement aux combattants modernes, les chevaliers pratiquant le système des rançons aboutissaient à un double effet sur l'ennemi. Dans un premier temps, le vaincu avait perdu son honneur, il avait été capturé et fait prisonnier à la gloire de son rival. La réputation des nobles était très importante et perdre sa renommée et sa notoriété étaient parmi les situations les plus difficiles à surmonter pour les chevaliers, plus difficile encore que le sacrifice ultime de périr au combat. Mourir sur le champ de bataille était acquérir un statut honorifique ou même légendaire dans les mémoires.

¹³ C. Pepin, *La Pratique de la Guerre au Moyen Age: Combats et Systèmes Militaires*, *Le Monde Militaire*, 3 Juillet 2011

Lorsqu'un chef de guerre mourait au combat, il était fréquent de voir le reste des forces du vaincu prendre la fuite comme ce fut le cas durant la quatrième croisade à Constantinople mais aussi à Bouvines avec la fuite d'Otton IV.

A Bouvines le roi de France Philippe Auguste n'a d'autre choix que de se battre malgré les conseils contraires que lui fournissent ses vassaux. Son arrière garde est attaquée, cependant choisir le repli pour Philippe Auguste montrerait une faiblesse qui pourrait être fatale. Cela laisserait croire à l'ennemi que les français ne sont pas en position de remporter la victoire. Prendre la décision de se replier appellerait éventuellement l'ennemi à traquer l'armée du roi afin de la mettre en pièces tant qu'ils possèdent l'avantage. Le roi Philippe le sachant choisit donc de combattre en implorant l'aide de Dieu. Il est question de l'honneur du roi. « Les gens de France n'ont guère coutume de fuir mais plutôt de mourir ou vaincre au combat » disait une chronique flamande.¹⁴ Défenseur de l'église et béni des clercs, le roi Philippe s'engage au combat sans crainte de perdre la vie.

Contrairement à l'a priori populaire concernant le nombre de morts lors des batailles au Moyen Age, il n'y eut que deux nobles de tués le 27 juillet 1214, car les nobles qui s'affrontent sur le champ de bataille se respectent entre eux en tant que frères de sang. Pour la plupart des chevaliers qui prennent part au combat, Bouvines n'est qu'une occasion supplémentaire de prouver sa bravoure. Certains nobles cependant ne se distinguent pas dans cette bataille par l'honneur. Ils se démarquent tout au contraire par leur couardise. Ils veulent paraître vaillants aux yeux de leurs rivaux. L'Anonyme de Béthune n'est pas dupe, il dénonce les lâches car il ne tombe pas dans le scénario trompeur de certains nobles comme celui que joue Jean de Nesle. Ils viennent ramasser les restes des succès de la bataille quand

¹⁴ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p204, 205

leur vie n'est plus en danger. L'appât du gain est très présent dans les esprits de ces chevaliers tout comme aux tournois. L'opportunité que chacun a de pouvoir s'enrichir à travers la bataille grâce au butin que représente un prisonnier de renom est une réalité non négligeable qui affecte systématiquement le déroulement des affrontements à Bouvines.

La corruption et le marchandage sont monnaie courante entre les factions adverses. Les connections familiales qui lient différents chevaliers censés être du camp opposé force quelques concessions. On ne peut pas se battre contre son oncle ou son cousin sans un certain degré de partialité. Les chefs de guerre et grands seigneurs le savent. Duby laisse entendre que l'allégeance de certains chevaliers pouvait être remise en question dans ces circonstances. Les uns choisissent de servir le roi, les autres choisissent les convenances familiales. Certains se sentant visés savent qu'ils doivent prouver leur loyauté sur le champ de bataille pour apaiser les critiques. D'autres abusent de leur bonne réputation pour tromper les personnages sans méfiance. Les relations que certains riches seigneurs ont entretenues auprès d'autres leurs permettent, une fois capturés, d'éviter l'emprisonnement. Philippe Auguste est conscient du problème à Bouvines et décide de sonner le ralliement avant que cette victoire imminente et prometteuse ne soit teintée par les débordements éhontés des trafics qui surviennent entre futurs vainqueurs et futurs vaincus.

Lorsque la bataille est terminée à Bouvines une autre coutume peu glorieuse s'accomplit. Les nobles ordonnent le ramassage systématique de l'équipement et des armes laissés par les morts. Ce sont les ribauds que l'on envoie sur le champ de bataille pour effectuer cette tâche, car ce genre d'activité était alors considéré comme du pillage ne convenant pas aux nobles.

Tandis que se terminent les dernières tâches peu glorieuses après la bataille commence la construction des mythes qui glorifient la guerre et chantent les prouesses du guerrier.

Les mythes de la guerre

Les mythes de la guerre prennent forme dans les écrits des chroniqueurs soucieux de préserver les faits glorieux qui ont marqué leur génération.

Les combats étaient souvent représentés de manière graphique par les chroniqueurs. Les détails offerts par les auteurs des textes de l'Anonyme de Béthune, Musket ou en encore Robert de Clari sur les combattants rendent leurs prouesses guerrières héroïques et redoutables. Ces descriptions sont ponctuées de détails sanglants et morbides, afin d'élever le guerrier à un statut de héros. Les descriptions précises des coups donnés et des blessures laissent le lecteur contemporain avec un aperçu extrêmement violent de cette époque, mais ces mythes naissent de la nécessité d'inscrire le souvenir dans la mémoire des lecteurs et des rois afin de promouvoir la stabilité future de leur pouvoir et de leur influence. Ces succès sont inscrits en majeure partie par les clercs comme *La Philippide* de Guillaume le Breton qui illustrent également les bienfaits des hommes en conjonction avec la providence divine pour confirmer les faveurs reçues du ciel. Les prouesses de guerre sont mises sur un piédestal pour souligner la vaillance et la bravoure des acteurs à imiter dans le futur.

La nation victorieuse est promulguée dans la conscience des lecteurs comme bénie et juste comme à Bouvines. C'est un moment où une campagne permanente entre le bien et le mal s'affronte. Les gentilshommes se nourrissent ainsi de cette histoire qui forge l'honneur et la tradition guerrière. Les textes des chroniqueurs sur Bouvines enracinent les valeurs de la monarchie à travers les quatre coins du royaume qui affermissent les fondations politiques des capétiens suite à la mort du bon roi Philippe en 1223. Les faits de batailles sont grandioses, les pertes de l'ennemi souvent exagérées comme dans les textes

de Richer moine à Sénone où les chroniques de Saint-Martin de Tours. Lorsque les faits sont rapportés par des membres de la cour du roi comme ceux du frère Guérin, les chiffres sont totalement déformés car pour élever les faits historiques et les graver dans la mémoire des consciences, il faut les dresser au niveau du mythe, de la manière dont les anciens ont écrit dans *L'Iliade* ou bien *l'Eneide*.

L'exemple écrit d'un prologue d'un ensemble de poèmes du treizième siècle témoigne du soupçon des poèmes en langue vulgaire :

« Issi vos feré le conte non pas rimé, qui en droit conte si com livres Lancelot ou il n'a de rime un seul mot, por melz dire la vérité et por tretier sans fauseté ; Quar anviz puet estre rimée estoire ou n'ait ajostée mensonge por fere la rime ; Ne quier fere or plus longue lime au rimoier... »¹⁵

Les légendes s'établissent, les faits réels et l'imaginaire sont difficiles à distinguer comme dans les chansons de geste. Il y a aussi les poèmes qui représentent un univers fictionnel et qui libère les auteurs dans le merveilleux où les consciences critiques peuvent alors ouvrir les parenthèses d'une histoire parfois difficile à percevoir. Cette autre facette de l'histoire est presque toujours absente des textes des chroniqueurs.

Une idéologie se diffuse donc envers la collectivité et cela produit des exemples à suivre pour les générations à venir.

Ces chroniques de batailles n'étaient pas perçues cependant comme des épopées épargnant une certaine part de la réalité comme nous l'entendons aujourd'hui. La critique littéraire dans le sens contemporain est inexistante à cette époque. La ligne qui départage

¹⁵ R. Guiette, *Chansons de geste, chronique et mise en prose, Cahiers de civilisation medieval* Volume 6, Numéro 24, 1963

les textes de Froissart entre textes littéraires fictifs et les textes historiques, non-fictionnels est floue. Pour Froissart ses textes étaient didactiques et moralisants. Il est considéré comme chroniqueur, c'est à dire un archiviste de la mémoire de grands moments historiques, de beaux faits d'armes destinés à être lus par deux lectorats différents : les gentilshommes qui aspiraient à devenir chevaliers, mais aussi les chevaliers en activité sur lesquels portaient les textes. Jean Froissart était en quelque sorte un de leurs « journalistes » se chargeant de retranscrire les actualités du moment par écrit.¹⁶

Les royaumes belligérants produisent également des textes avec leur version des faits dans leurs chroniques. Ce phénomène n'est pas unique à la France. Cependant, pour les chevaliers apprenant l'histoire de leurs aïeux, cette histoire retrace les actions qu'ils doivent à leur tour reproduire. Elle relate les attentes de toute une nation naissante. Ils apprennent la richesse de ce qu'ils doivent désormais défendre pour maintenir l'héritage d'une tradition qui augmente en prestige. La relation qui unit le souverain et ses vassaux se trouve renforcée. Ce mythe qui entoure la bataille de Bouvines fait la France selon Duby. Le peuple prend conscience de son identité sous l'égide du royaume de France. Un nouveau sentiment parcourt les consciences du peuple français. Cette sensation naît et découle du mythe que cette nation découvre, cette croyance qui fait dire aux français que leur royaume est l' élu de Dieu, invincible face à ses adversaires. Toutes les tranches de la société y croient. Les chansons de gestes et les textes mythiques parlent du peuple et de tous les chevaliers, riches comme pauvres étant prêts à se sacrifier pour Philippe Auguste. Les chroniqueurs osent parler d'une victoire qui a unifié la société entière, des nobles jusqu'aux

¹⁶ P. Ainsworth, *Jean Froissart and the Fabric of History Truth, Myth and Fiction in the Chroniques*, New York, Oxford University Press, 1990, p. 7

serfs, malgré le fait que cela paraisse abstrait lorsque l'on parle des serfs. C'est une tranche de la société qui est sous un asservissement total sans la possibilité de s'élever dans la société n'ayant aucun droit, ni accès à l'éducation, ni liberté d'expression. Ils appartenaient à leurs maîtres et leur vie consistait à travailler les terres, payer les taxes et obéir à l'autorité seigneuriale. C'est leur seigneur qui avait le droit de vie ou de mort sur ses sujets.

La victoire incontestée de la monarchie capétienne s'ancre néanmoins dans les mémoires et le futur de la dynastie est tout tracé. Les futurs rois capétiens seront honorés. « Philippe Auguste reste dans l'histoire ce roi d'un caractère de bienveillance intelligente et active pour l'amélioration du bien social. Voici pourquoi la royauté devenait nationale, suscitant dans la pensée des peuples, un enthousiasme pour les progrès qu'elle faisait faire à la société. »¹⁷ Duby souligne bien que l'interprétation de la bataille de Bouvines change suivant le contexte des époques, et suivant les auteurs des critiques. Bouvines passe dans l'oubli durant plusieurs siècles, mais il est important de distinguer que cette victoire française resurgit dans les livres d'histoire vers la fin du XIXème et au début du XXème siècle. C'est tout d'abord la notion « de la victoire du peuple, des communes et des braves bourgeois qui prédomine au XIXème et qui est adoptée au contexte de l'époque pour galvaniser les lecteurs face à la menace germanique qui pèse en Europe après 1870. Le poids de l'influence religieuse sur les actions et la politique du royaume de Philippe Auguste est également amoindri aux alentours de 1840, car l'impact de la révolution française est encore frais. Les circonstances du présent teintent les jugements des historiens de manière incontestable quel que soit la période. Du point de vue des historiens et des politiques, il s'agit de trouver des exemples d'honneur et de bravoure dans l'histoire

¹⁷ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p283

de France afin de raviver la fougue guerrière du peuple français. Le souci d'avoir à retranscrire l'histoire dans toute son exactitude passe au second plan.

Pour le camp ennemi après Bouvines, il faut sauver la face de l'Empereur Otton. Certains récits de bataille représentent les chevaliers teutons comme ayant été maîtres du champ mais seulement trompés par de vilaines tactiques car les français auraient été dans l'impossibilité de gagner autrement. Ou bien L'Empereur a été contraint de se battre lorsqu'il voulait la paix. Il aurait battu en retraite en se laissant guider par de mauvais conseils, malgré avoir dominé ses adversaires au combat. Il existe en effet peu d'exemples de chevaliers qui fuient le champ de bataille et encore moins de chefs de guerre comme l'Empereur à travers l'histoire.¹⁸

Pour les Anglais le comte de Salisbury aurait été l'homme du jour, en se laissant capturer, de manière à épargner l'Empereur Otton pour qu'il puisse échapper aux français.

Les vaincus réécrivent les faits à leur manière pour minimiser le poids de la défaite en modifiant ainsi l'histoire.

Certains textes restaient anonymes comme celui de l'Anonyme de Béthune. Les causes qui portaient certains auteurs à ne pas se dévoiler pouvaient être variées. Certains auteurs voulaient éviter les louanges où les récompenses qui leur reviendraient ainsi que la concurrence qui survient lorsqu'on se crée des rivaux. Les auteurs nommés étaient bien souvent reconnus pour leur caractère qui suscitait des traits positifs. Lorsqu'ils étaient mauvais, ils étaient utilisés comme exemples à dénoncer et couraient le risque d'être emprisonnés ou bien condamnés à mort. Les hommes reconnus bons ou populaires pouvaient devenir vulnérables, en proie à des revanches provoquées par la jalousie ou la

¹⁸ G. Cohen, *Histoire de la chevalerie en France au Moyen Age*, 1949

traîtrise. Il était donc préférable de rester dans l'anonymat afin d'atténuer les rivalités non policées à cette époque. Ordinairement, les auteurs anonymes choisissaient de ne pas révéler qui ils étaient pour pouvoir exposer certains faits plus librement surtout lorsque les sujets touchaient à la politique ou à la religion. Christine Angot offre la définition suivante tout à fait pertinente aux auteurs anonymes du moyen âge : « Anonyme veut aussi dire collectif, car un mot qu'on ne signe pas, ça veut dire qu'il représente la collectivité quand on ne s'individualise pas. »¹⁹

L'on ne peut pas parler du moyen âge sans parler des châteaux, de leur influence et du rôle qu'ils ont joués sur l'environnement stratégique et politique de la période.

¹⁹ C. Angot, *Quitter la ville*, Paris, Stock, 2000

Refuge politique et refuge militaire : le château

Vers la fin du XI^e siècle, la majorité des fiefs disposaient de châteaux comme principal élément défensif. Les places fortes se trouvèrent rapidement au cœur du système défensif médiéval. Le château avait plusieurs fonctions. C'était tout d'abord une résidence fortifiée occupée par le seigneur des terres. Les murailles externes qui étaient bâties en général autour des hameaux où vivaient ses sujets constituaient le premier élément défensif du château. Certaines murailles étaient construites en périphérie de villes entières comme à Chinon où les murs sont encore très bien conservés. Le château était également muni de douves afin de restreindre l'accès à une entrée unique, le pont-levis. Tout était conçu pour qu'il soit quasiment impossible pour l'ennemi d'arriver à franchir tous ces dispositifs défensifs. Les murs étaient épais et les tours de défense massives. La construction d'un château pouvait durer environ trente ans comme le montre le projet Guédelon qui vient d'entamer la reproduction d'un château du XIII^{ème} siècle n'utilisant que les méthodes et les matériaux de l'époque.²⁰ Ces forteresses étaient quasiment imprenables.

Le château, résidence des nobles représentait force et pouvoir, c'était une assise protectrice pour toute la population vivant sous l'autorité seigneuriale.²¹

Contrôler un château c'était contrôler, l'influence politique et économique d'une région. Les régions peu développées ou pauvres étaient souvent des contrées peu défendues et en proie aux attaques de vandales placés géographiquement entre des conflits de seigneuries plus puissantes souvent en bordure de frontières.

²⁰ <http://www.guedelon.fr/en/>

²¹ H-X Arquilliere, *Moyen Age*, Paris, Editions de l'Ecole, 1947, p109

La guerre privée, à petite échelle, était un phénomène endémique au moyen âge où il était difficile de vaincre son adversaire.²² La représentation du vainqueur honorable fut alors distincte. Pour mieux comprendre ce concept il est important d'aborder le thème de l'honneur féodal durant les conflits régionaux à travers les textes de Jean Froissart.

²² C. Pepin, *La Pratique de la Guerre au Moyen Age: Combats et Systèmes Militaires*, *Le Monde Militaire*, 3 Juillet 2011

L'honneur féodal

Dans le texte de *L'Aventurier*, Geoffroy Tête-Noire est décrit comme un chevalier souverain de ses terres et assiégé à Ventadour par plusieurs forces ennemies composées de chevaliers d'Auvergne et du Limousin. Ce dernier résista pendant plus d'un an. Les défenses quasi imprenables de sa forteresse rendaient la tâche ardue pour l'adversaire. Parfois les assiégés tentaient des escarmouches dans l'espoir d'interrompre le *statut quo*, mais Froissart écrit que le siège aurait pu durer sept ou huit ans de plus tant les défenses de Ventadour étaient robustes. L'Aventurier en question aurait été blessé à la tête durant l'une des embuscades menées hors du château par un tir d'arbalète. Cette indication montre à quel point la nature des conflits changea durant les 150 ans environ qui séparent la bataille de Bouvines à celle de Ventadour où un chevalier devient alors la cible d'un piéton.

Durant le Moyen Âge, il existait de nombreuses armes de jet. L'arc court, l'arc long et arbalètes procuraient l'avantage de pouvoir tuer l'ennemi sans engager de combat individuel. Très pratiqué dans les temps anciens, l'arme de jet s'oublia au début du Moyen Âge où les chevaliers et piétons dominaient les champs de bataille. Le code d'honneur des chevaliers rejetait l'arc, qui n'était pas utilisé contre les nobles. L'arc aurait été considéré comme une arme utilisée par les lâches. Les archers demeuraient cependant utiles pour les sièges et dans les batailles pour cibler la piétaille. Les armes de jet furent cependant déterminantes plus particulièrement à Crécy en 1346. Les archers étaient organisés en formation compacte pour maximiser l'efficacité de leur impact sur les unités ennemies. Les flèches pouvaient percer une armure à moins de cent mètres. Les Anglais les utilisèrent le plus pour compenser le désavantage de combattre en sous nombre ainsi que de l'accès

limité à leurs renforts. Ils développèrent la tactique du tir de barrage, plutôt que de viser une cible individuelle. Cette tactique consistait à viser la zone qu'occupait l'ennemi ayant pour objectif de figer l'ennemi sur place et d'interrompre toutes ses possibilités d'initiative. Les archers pouvaient en outre tirer six flèches à la minute. Les arbalétriers en revanche ne pouvaient atteindre une cadence de tir si soutenue mais ils bénéficiaient d'une meilleure précision et d'une pénétration plus forte que celle de l'arc, malgré leurs portées réduites. Ils devinrent une force incontournable dans la majorité des armées d'Europe au XIV^{ème} siècle.²³

Dans *L'aventurier* Froissart fait état de la nature de la blessure du chevalier dont tous ses compagnons furent courroucés car cela démontrait le degré de couardise dont l'ennemi faisait part. Malgré la gravité de sa blessure le seigneur ne périt pas. Bien au contraire, il aurait guéri rapidement, cependant ce qui l'aurait fait succomber, d'après l'auteur, c'est le péché de fornication dont il ne se serait point remis. Il est question une fois de plus du jugement de Dieu ici et de la punition qu'encourent ceux qui n'obéissent point aux commandements du Seigneur. La femme est fautive et à la source de la chute de l'homme.

George Duby explique que l'absence quasi totale du rôle des femmes dans les textes des chroniqueurs ressort d'une omission volontaire de la part des auteurs.²⁴ La cause en est que les femmes étaient vues comme des futilités mondaines, des êtres de seconde classe, mais aussi comme un danger tendu par le diable. Certaines femmes, comme la Comtesse mère de la Flandre, sont dépeintes comme des sorcières. Elles représentent la

²³ C. Pepin, *La Pratique de la Guerre au Moyen Age: Combats et Systèmes Militaires*, Le Monde Militaire, 3 Juillet 2011

²⁴ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973

faiblesse dans laquelle l'ennemi tombe, un biais à la débauche et au déshonneur. La femme représentait une source de tentation qu'il fallait éviter de promouvoir dans la mémoire des lecteurs.

La fin de *L'Aventurier* se penche sur la succession du souverain et de la délégation de ses responsabilités. Il s'agit de montrer comment assurer la stabilité et la continuité de l'ordre établi. Il est entouré de tous ses fidèles vassaux lors des derniers moments de sa vie. Il est aimé et écouté de tous, honoré par les siens comme tout lieutenant doit le faire envers son capitaine dit Froissart. Toutes ses volontés sont exaucées. Son autorité est préservée, les responsabilités léguées. L'héritage de son domaine se transmet sans soucis, les dons financiers sont respectés envers l'Eglise qui est représentée par la chapelle de Saint George, avant de nommer sa femme qui l'a servi loyalement. Son clerc vient en troisième, puis viennent ses successeurs et ses officiers. Tous se soumettent aux vœux de Geoffroy Tête Noire qui désigne Alain Roux et son frère Pierre tous deux de son sang, comme successeurs de ses biens. Les deux frères acceptent leurs responsabilités, l'ainé en tant que souverain et son frère cadet comme assistant. Les chevaliers leur prêtent fidèle allégeance dans l'harmonie la plus parfaite alors que Geoffroy s'éteint vaillant et bon, absous de ses transgressions. Il est question de jurer de foi, d'obéissance, d'amour, de service et d'alliance sous serment, car c'est devant le prédécesseur mais surtout devant Dieu que la promesse se fait. Tous doivent servir sans débat, ni querelle dans la complicité d'une même entreprise, en prenant garde aux tentations du diable qui pourrait fausser ou rompre cette belle et juste union.

Ce texte vise à préserver l'honneur féodal qui est en péril au XIV^{ème} siècle. Froissart fait en sorte d'expliquer les fondements sur lesquelles ce système est basé ainsi que ce qui est nécessaire pour assurer son bon fonctionnement.

Saint Bernard fait allusion à ce problème trois siècles plus tôt, lorsqu'il écrit aux soldats chevaliers du Christ dans *Eloges de la Nouvelle Milice*. Il note que les chevaliers étaient dangereusement exposés à diverses tentations, en proie à plus servir le diable que Dieu, selon les mots du clerc. Parmi eux, la discipline et l'obéissance étaient élevées en honneur; ils savaient, selon les paroles de la Sainte Ecriture, «que le fils indiscipliné est destiné à périr (Eccli., XXII, 3), » et que « c'est une espèce de magie de ne vouloir pas se soumettre, et une sorte d'idolâtrie de refuser d'obéir » (I Reg., XV, 23).²⁵

Froissart conclut le testament de Geoffroy en soulignant les réactions de l'ennemi une fois qu'ils apprennent son décès. Ils célèbrent sa mort avec joie car pour ces chevaliers d'Auvergne et du Limousin ce chevalier était solide et redouté.²⁶ Froissart en a fait un exemple mythique du « chevalier modèle ».

Nous discouons sur l'honneur du chevalier et de la chevalerie ainsi des principes chevaleresques. Qui est ce chevalier modèle ? Quelles sont les qualités qui le définissent et les principes qui le guident? Comment est-il devenu le garant des principes fondamentaux de cet ordre ? Sa formation nous livre des éléments de réponse.

²⁵ Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897, Chp 5.

²⁶ Albert Pauphilet, *Historiens et chroniqueurs du moyen âge: Robert de Clari, Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines*, Paris, La nouvelle revue française, 1938, p601-604

L'éducation des chevaliers

L'histoire comme discipline n'était pas une science dans le sens où nous la classons aujourd'hui. Ce n'était pas un sujet faisant parti des sciences humaines. Les sept disciplines qui étaient étudiées au Moyen Age étaient le Trivium (grammaire, logique et rhétorique) et le Quadrivium (géométrie, arithmétique, astronomie et musique). L'éducation qui était transmise aux chevaliers français consistait principalement de récits instructifs et profitables au cursus des étudiants comme compléments à l'éducation des chevaliers. Quelques bases de lettres suffisaient à leur enseignement intellectuel. Un développement spirituel ainsi que des règles de société bien spécifiques leur étaient inculqués mais le noble chevalier était avant tout un guerrier. Toute son éducation était envisagée à des fins militaires.

Les meilleurs guerriers recevaient des commandements d'abord puis des responsabilités administratives. Les qualités à développer chez les jeunes nobles étaient des qualités martiales. Cette éducation était similaire dans toutes les aristocraties européennes, concernant la préparation de leurs futurs dirigeants. L'exercice physique des prétendants à la chevalerie comprenait la course, l'équitation, la natation, l'endurance et la souplesse. Ils étaient envoyés comme damoiseaux chez d'autres seigneurs. Ils apprenaient à servir comme valet pour y apprendre les rudiments de la table, de la chasse, ainsi que les principes fondamentaux de combat. En temps de guerre ils servaient comme écuyer jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes chevaliers vers l'âge de 20 ans. On confiait donc l'avenir de son fils ou de son neveu entre les mains d'une autre famille noble avec une foi aveugle dans leur aptitude à former sa progéniture et le futur de son domaine. Le principe de la loyauté parmi les aristocraties européenne était ainsi très développé.

La cérémonie de l'adoubement avait lieu au château. Le jeune noble recevait ses armes d'un seigneur de haute lignée. Ses armes comprenaient sa cuirasse, son heaume, son bouclier, ses chausses de fer ainsi que son épée. Il montait ensuite à cheval pour accomplir l'exercice de la quintaine. Au galop il devait finalement percer un mannequin pour conclure l'évènement.

En contraste avec cette éducation chevaleresque et honorable du jeune noble, il est parfois question d'éducation par l'exemple contraire et d'évoquer l'exemple négatif ou la culture du déshonneur.

Dans ses chroniques Froissart relate un cas qui traite le sujet de cette façon. Il s'agit d'un comte et de ses actions déshonorables durant une des premières trêves de la guerre de cent ans.

La culture de la honte et du déshonneur

Les chroniques retracent les méfaits du perfide comte Ameyrigot Marcel et son entreprise de pillage sur les routes commerciales de l'Armagnac, de Rouergue et du Limousin.²⁷ Mériqot ou Aymerigot Marchès qui est aussi nommé par Froissart sous le nom d'Aymerigot Marcel naît dans le Limousin en 1360, l'année de la signature du traité de Brétigny. Il est issu d'une lignée noble: son père, Aimery Marchès, est chevalier de Beau-Déduit, seigneur de Châlus, Marchès et Noblac. Sa mère est Marguerite d'Ussel.

Lorsque les provinces allouées à l'Angleterre par le traité sont remises entre les mains de leurs capitaines, les parents d'Aymerigot qui refusent de servir le roi d'Angleterre quittent leurs terres du Limousin. Aymerigot est laissé à la garde d'un tuteur puis à celle de son oncle, Guyot d'Ussel, qui ont choisi le parti anglais.

Aymerigot fait ses premières armes à l'âge de 15 ou 16 ans et ne tarde pas à créer sa propre route. Il devient actif dans le Limousin et l'Auvergne, rançonnant et pillant.²⁸

Marcel est représenté dans le texte comme l'exemple du mal, un personnage sans scrupule qui vit d'actions ignobles en attaquant impunément les populations des villages innocents, ainsi que les caravanes qui traversent son territoire. Froissart fait valoir que ce personnage ne mérite aucun respect, ni pitié. Il le dépeint comme un être dépourvu de toute conscience commettant les actes les plus graves.

Le récit débute lorsque l'auteur nous fait part du fait que la majorité des gens d'armes de la région sont partis de France pour aller en croisade. Les vaillants chevaliers français partaient souvent combattre en Barbarie pour accomplir leur devoir chrétien. La

²⁷ Albert Pauphilet, *Historiens et chroniqueurs du moyen âge: Robert de Clari, Villehardouin, Joinville, Froissart, Comynnes*, Paris, La nouvelle revue française, 1938, p720-756

²⁸ A. Mourgue, *Mériqot Marchès*, Paris, Le Manuscrit, 2007

noblesse française pendant les trêves de la guerre de cent ans aimait combattre les “Sarrasins” en Lituanie, *Barbarie* qui est actuellement l’Afrique du Nord, ainsi qu’en Espagne ou en Méditerranée orientale. Le célèbre maréchal Boucicaut, Jean II le Meingre, sont des exemples emblématiques de croisés français de cette époque qui quittaient souvent la France pour prendre part à diverses expéditions contre les infidèles.²⁹ Froissart avise le lecteur dès le commencement du récit quant aux intentions les plus mauvaises des pillards et des « robeurs » lors de ces absences, malgré les décrets connus des chartes de la trêve qui spécifiaient que la mort était le sort destiné à ceux qui oseraient l’enfreindre. Les réfractaires sont clairement dans le faux, et l’auteur s’assure de le communiquer, « ce serait si grand’amend que de recevoir punition mortelle sans avoir nulle espérance de rémission. » Quatre noms étaient d’ailleurs cités dans la dite charte dont celui d’Aymerigot, afin de garantir qu’ils ne puissent point échapper à la justice au cas où il choisirait de la transgresser. Le style narratif de Froissart est moraliste comparable aux *Lais de Marie de France*. Il rappelle les traditions et les valeurs de bienveillance de son temps, c’est le concept du « *captacio benivolense* » omni présent au moyen âge tout en incluant de multiples messages prophétiques au fil du texte. L’auteur avise le lecteur dès les premiers paragraphes du récit, du mal que va encourir ce Capitaine « robeur » n’ayant pas suivi le droit chemin ordonné par la charte. Froissart précise qu’il possédait bien cent mille francs en biens et en deniers qu’il avait acquis par le biais de pillages, brigandages et rançons de toutes sortes sur une période de dix ans.

²⁹ N. Housley, *The Later Crusades, 1274-1580 from Lyons to Alcazar*, New York, Oxford University Press, 1992.

Pour pallier à ces pillages répétitifs les habitants des cités, des villes, et du plat pays des terres des régions de Rouergue, d'Auvergne, de Gévaudan, de Caoursin et du Limousin plaident auprès de leurs seigneurs pour qu'ils mènent une quête d'or et d'argent. Celle-ci est administrée par le Comte de l'Armagnac et son cousin Comte Dauphin d'Auvergne afin de garantir la sécurité de leurs terres. Certains allèrent jusqu'à vendre et engager leur héritage pour s'assurer que la somme de la taille suffise à se débarrasser des cinq brigands pour finalement vivre en paix pour toujours.

Les cinq vendirent donc leurs châteaux au comte d'Armagnac tout en recevant leurs primes afin de le suivre en Lombardie pour l'aider à faire sa guerre et ainsi laisser la région en paix. Malgré ses promesses de ne pas rester derrière, Marcel avait d'autres idées.

Marcel fut extrêmement irrité car il ne reçut pas selon lui une somme digne de la forteresse d'Aloise. Il l'avait toujours bien entretenu mais grâce à ses pactes illicites qui lui fournissaient plus de vingt mille florins par an. Il ne se voyait pas réduire son trésor ni abandonner la bonne vie qu'il avait menée jusqu'alors ni interrompre ces pactes qui mêlaient pillage et banditisme dont il gardait la plus grande partie du butin.

Froissart rassemble les accusations qui font de Marcel un personnage impardonnable et dépourvu de valeurs chevaleresques. Lorsque Aymerigot s'entretient avec ses compagnons bandits de grand chemin : « ils se réjouissent d'avoir « guerroyé » de la façon dont ils l'ont fait, chevauchant à l'aventure, trouvant sur les champs de riches abbés, un riche prieur, marchand ou routes de mules, chargés de draps de Bruxelles, de pelleteries de la foire au Lendit, d'épiceries venant de Bruges, ou de draps de soie de Damas ou d'Alexandrie. Tout était notre ou rançonné à notre volonté. Tous les jours nous avions nouvel argent. Les vilains d'Auvergne et de Limousin veillaient et nous amenaient en notre

château les blés, la farine, le pain tout cuit, l'avoine pour les chevaux et la litière, les bons vins, les bœufs, les brebis et les moutons tous gras, la poulaille et la volaille. Nous étions étoffés comme rois et quand nous chevauchions, tout le pays tremblait devant nous.»³⁰

Cette conception du combat va à l'encontre des conflits nobles décrits jusqu'ici. Cette violence n'est en aucun cas justifiable. Ces maraudeurs s'en prennent aux abbés, aux gens de l'Eglise ; ils sont décrits par Froissart comme des chevaliers du mal. Ils cassent le code d'honneur établi vis à vis de leur suzerain. Ils trahissent leurs principes et toutes les valeurs de leur société. Chacune de leurs prises sont répertoriées, leurs fautes exposées une par une. Le texte dresse un réquisitoire irréfutable à l'encontre des scélérats de Marcel. Les dévastations causées par ce bandit sont trop importantes pour être laissées impunies. Le roi de France prend conscience de la gravité de la situation. Il rassemble ses vassaux et monte une expédition de plus de 400 chevaliers menée par le Vicomte de Meaux afin d'éradiquer le désordre provoqué par Marcel. La Roche de Vendais où il se réfugie est assiégée par les chevaliers du roi de France. Marcel tente de chercher de l'aide auprès des Anglais en s'enfuyant au couvert de la nuit. Il se fraye un chemin hors de la forteresse et va rencontrer le Duc de Lancastre pour l'inciter à rompre la trêve. Marcel justifie ses actions en prônant l'avantage stratégique qu'il prétend détenir au moment où il parle aux anglais.

Cependant, le code de la guerre ainsi que l'honneur de la couronne ne peut être transgressés. Les demandes du Comte sont trop graves. Cette trêve ne sera pas violée malgré les avantages stratégiques et militaires que les anglais auraient pu tirer de la situation. Les forces assiégées de Marcel plient rapidement face à l'intimidation des forces

³⁰ Albert Pauphilet, *Historiens et chroniqueurs du moyen âge: Robert de Clari, Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes*, Paris, La nouvelle revue française, 1938, p724

françaises. La Roche de Vendais est prise et vidé de ses occupants. Les bandits fuient sous permission alors que les jours du comte félon sont comptés. Marcel arrive en dernier recours chez son cousin Tournemine, écuyer du Duc de Berry, serviteur du roi de France. Il se fait prendre par son propre cousin qui décide de le vendre au roi de France dans le but de se rapprocher de son seigneur. Il compte ainsi montrer qu'il est resté fidèle à la couronne de France. Cela vaut mieux aux yeux de l'écuyer que de secourir un membre de sa famille. Marcel a mal calculé son coup. Les liens familiaux ne supplantent pas l'honneur et l'engagement que l'on donne à son suzerain. C'est une occasion pour Tournemine de raffermir des liens fragiles qui le lient au Duc du Berry à qui La Roche de Vendais vient de revenir. Les français ont tenu leurs engagements contenus dans la charte de la trêve. Ils n'ont point attaqué les anglais mais ont déjoué les débordements d'un fauteur de troubles qui eut prétendu agir au nom de la couronne anglaise. La loyauté est respectée entre ennemis jurés, elle vaut plus qu'un gain territorial ou qu'une victoire lâchement gagnée sur l'adversaire. Le respect est réel entre les deux belligérants.

Le destin d' Aymerigot Marcel est marqué par l'exemple du jugement divin, l'Ordalie applicable à tous. Nul n'est supérieur au roi, ni aux cours de justice des vassaux. Nul n'est au-dessus de Dieu. Tel est le message contenu dans les chroniques de Froissart. Les conséquences de ces transgressions ne sont pas négociables. Enfreindre la paix de Dieu ainsi c'est signer son arrêt de mort, tel est le message que contient la morale de ce texte.

L'éthique religieuse face à l'éthique féodale

La spiritualité des chevaliers français est très représentée dans les textes des chroniqueurs du Moyen Age, les notions du bien et du mal, de Dieu et du Diable. La guerre a cependant une connotation négative à l'approche du millénaire. Les hommes d'armes, les gens dangereux et les pillards étaient jadis vus comme étant à la merci des forces sataniques, malgré qu'ils aient parfois été baptisés. Le clergé développe une vision différente vis à vis du salut des individus de ces groupes en marge de la société. En les bénissant, les clercs leur font mener à bien des actions saintes en vue d'accroître l'expansion de la chrétienté et la défense des injustices. Dès le XII^{ème} siècle, l'Eglise influence les pensées des ordres guerriers et des hauts gens de la société. A cet égard Bernard de Clairvaux constate ceci concernant l'ordre des Templiers:

Ce qu'il y a de plus consolant et de plus avantageux, c'est que la plupart de ceux qu'on voit, de tous les pays, accourir chez les Templiers, étaient auparavant des scélérats et des impies, des ravisseurs et des sacrilèges; des homicides, des parjures et des adultères, tous hommes dont la conversion produit un double bien et par conséquent cause une double joie; en effet pendant que, d'un côté, par leur départ, ils font la joie et le bonheur de leur propre pays, qu'ils cessent d'opprimer; de l'autre, ils remplissent d'allégresse, par leur arrivée, ceux à qui ils courent se réunir, et les contrées qu'ils vont couvrir de leur protection.. "Quel plaisir et quel bonheur, de voir d'anciens oppresseurs se changer en protecteurs, et celui qui de Saul persécuteur sut faire un Paul prédicateur de l'Evangile (Act., X, 15), changer ses ennemis en soldats de sa cause!³¹

La paix de l'esprit, du bon et du juste dans la pensée des dirigeants de l'occident chrétien s'oppose aux besoins de la chair dont découle la violence qui fait couler le sang des hommes, les péchés charnels ainsi que les caprices destructeurs associés au pouvoir de l'argent. Dieu est la paix au sommet du spirituel mais cette paix doit être protégée et pour

³¹ Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897, Chp 5.

cela il faut lutter. La guerre est parfois inévitable afin d'empêcher la propagation du mal. Les écritures saintes l'autorisent. Bernard de Clairvaux apporte sa justification en de telles circonstances en écrivant ceci aux Templiers :

A l'approche du combat, ils s'arment de foi au dedans et de fer, au lieu d'or, au dehors, afin d'inspirer à l'ennemi plus de crainte que d'avidités espérances. Ce qu'ils recherchent dans leurs chevaux, c'est la force et la rapidité, non point la beauté de la robe ou la richesse des harnais, car ils ne songent qu'à vaincre, non à briller, à frapper l'ennemi de terreur, non point d'admiration. Point de turbulence, point d'entraînement inconsidéré, rien de cette ardeur qui sent la précipitation de la légèreté. Quand ils se rangent en bataille, c'est avec toute la prudence et toute la circonspection possibles qu'ils s'avancent au combat tels qu'on représente les anciens. Ce sont de vrais Israélites qui vont livrer bataille; mais en portant la paix au fond de l'âme.³²

Les conflits journaliers menés par Dieu dans la dimension spirituelle ainsi que les prophéties apocalyptiques soutenues par l'Eglise sont associés aux bienfaits des hommes sur terre. La défense des faibles, la vengeance des abominations faites à l'encontre de la chrétienté ainsi que le refoulement de la mécréance sont des messages prônés par les clercs et les dignitaires de l'Europe occidentale. Les rois sont dépeints comme les élus de Dieu sur terre. Ainsi l'Eglise se réserve le droit de soutenir ou de condamner la guerre, d'accuser d'hérésie ou d'excommunier. Elle contrôle l'échiquier politique de l'Europe au Moyen Age.

Les tournois naissent à cette époque, dans la deuxième moitié du XI^{ème} siècle. Ils permettent aux chevaliers de s'affronter, de se mesurer les uns aux autres et de développer leurs prouesses guerrières sans avoir à verser le sang. Tournoyer devient une occupation chez les jeunes nobles qui permet aux futurs guerriers d'affermir leur influence sans pour

³² Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897, Chp 4.

autant envenimer les vieilles rancœurs familiales. Ce « sport » permet aux cadets des familles seigneuriales, qui pour la plupart ne sont pas encore mariés, de pouvoir errer hors du foyer parental pendant certaines années avant que leurs familles n'organisent leurs lignages déjà prédestinés. Cependant ces tournois ne sont pas bien vus dans les milieux ecclésiastiques. La nature des engagements qui opposent les différents participants cause parfois la mort des chevaliers du Christ. Cela met en péril les âmes des hommes et c'est un motif suffisant selon le clergé pour qu'ils désapprouvent ces activités guerrières qui perturbent la paix de Dieu. De plus l'argent mis en jeu dans ces compétitions est tel que les gains rivalisent ceux de l'aumône au XII^{ème} siècle.

Dans les *Eloges de la Nouvelle Milice*, Bernard de Clairvaux, à la demande d'Hugues de Païens, avertit les chevaliers du temple contre les faux motifs de la guerre:

Vous chargez vos chevaux de housses de soie, vous recouvrez vos cuirasses de je ne sais combien de morceaux d'étoffe qui retombent de tous côtés ; vous peignez vos haches, vos boucliers et vos selles; vous prodiguez l'or, l'argent et les pierreries sur vos mors et vos éperons, et vous volez à la mort, dans ce pompeux appareil, avec une impudente et honteuse fureur.

Sont-ce là les insignes de l'état militaire? Ne sont-ce pas plutôt des ornements qui conviennent à des femmes? Est-ce que, par hasard, le glaive de l'ennemi respecte l'or? Epargne-t-il les pierreries ? Ne saurait-il percer la soie?³³

Saint Bernard avise ici les chevaliers à ne pas perdre de vue le but pour lequel ils se battent. Le para superflu des ornements sous-entend que les chevaliers ne doivent se battre qu'avec un seul motif en vue, celui de faire la volonté de Dieu et non celui de plaire ou de satisfaire à la gloire individuelle de la personne.

Mais ne savons-nous pas, par une expérience de tous les jours, que le soldat qui marche au combat n'a besoin que de trois choses, d'être vif, exercé et habile à parer les coups, alerte à la poursuite et prompt à frapper?

³³ Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897, Chp 2.

Or on vous voit au contraire nourrir, comme des femmes, une masse de cheveux qui vous offusquent la vue, vous envelopper dans de longues chemises qui vous descendent jusqu'aux pieds et ensevelir vos mains délicates et tendres sous des manches aussi larges que tombantes.

Ajoutez à tout cela quelque chose qui est bien fait pour effrayer la conscience du soldat, je veux dire, le motif léger ou frivole pour lequel on a l'imprudence de s'engager dans une milice d'ailleurs si pleine de dangers; car il est bien certain que vos différends et vos guerres ne naissent que de quelques mouvements irréfléchis de colère, d'un vain amour de la gloire, ou du désir de quelque conquête terrestre. Or on ne peut certainement pas tuer son semblable en sûreté de conscience pour de semblables raisons.³⁴

Le message de l'Abbé est le suivant : la guerre doit être juste, réfléchie, et en toute spiritualité afin de livrer le bon combat.

Les joutes des tournois ne sont pas des duels singuliers mais plutôt des équipes qui se font face. Les participants reçoivent une solde dès lors qu'ils partent de leur domicile pour aller tournoyer. Les concurrents vaincus sont échangés pour des rançons très élevées comme à la vraie guerre. Les plus vaillants font fortune aussi rapidement que les marchands les plus entreprenants. Une soif particulière pour le gain gagne rapidement les esprits de l'aristocratie. Les rois ou futurs héritiers du trône s'abstiennent en effet à participer à ces jeux afin de rester pure aux yeux des évêques. La royauté se place au-dessus de ces activités pécuniaires qui ternissent l'image de l'honneur et du bien. La fonction royale ne peut s'abaisser au niveau des mercenaires et non-nobles qui parviennent parfois à se faire une place au travers des failles que l'argent creuse au sein de ce milieu clos qu'est la noblesse de l'Europe Occidentale.

L'idéologie de l'honneur et les qualités de certains chevaliers masquent les côtés négatifs d'autres guerriers qui font la vraie guerre animée de haine et de vengeance et qui

³⁴ Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897, Chp 2.

mène la fausse guerre des tournois pour convoiter les biens qui en résultent ainsi que pour plaire aux femmes. Honneur et courage déguisent l'une alors que vaillance et fougue ardente camouflent l'autre. La perversité qui se joint à l'entreprise de la guerre auquel cette classe guerrière est vulnérable affecte son image. La gravité des péchés qui résultent de leurs actions est excusée lorsqu'un mal sert à éliminer un autre mal plus important et plus menaçant. La guerre n'est sujette à aucun juge, la protection ainsi que la vengeance font partie intégrante des causes des guerres. Dieu en est le juge.

Les stéréotypes qui sont présents dans les chroniques de Guillaume le Breton sont emplis de préjugés contre les peuples du Sud de la Loire, les espagnols qui selon lui pratiquent la sorcellerie et ont été influencé par une forte présence juive. Les hommes qui complètent les rangs du roi de France à la bataille de Bouvines ne sont que des chevaliers francs dit-il, de la France du Nord jusqu'à la Loire. Il les croit supérieurs à ceux du midi qui sont selon lui moins agressifs et moins preux, corrompus par l'influence païenne des Sarrazins qui peuplent le Sud de la péninsule ibérique.³⁵

La « liturgie du destin » est omniprésente dans les récits de Bouvines comme l'indique Duby. L'auteur utilise ce terme pour exprimer l'ordalie, qui se révèle autant sur le champ de bataille que dans les duels judiciaires.

La gravité des batailles par rapport aux escarmouches est évidente lorsque l'on voit qu'une grande bataille ne survenait qu'une fois par génération durant les périodes du XIème et XIIème siècle. Sur son lit de mort Guillaume le Conquérant entreprend de donner des conseils « sur l'observation de la foi et de la justice sur le respect de la loi de Dieu et de la paix » Il parle de s'être « souillé d'une grande effusion de sang » lorsqu'il livra bataille

³⁵ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p32

avec l'aide de Dieu au Val-des-Dunes puis à Hastings. Ces événements furent décisifs et entourés d'une certaine aura surnaturelle car ils sont la manifestation de ce que Dieu veut. La bataille s'ordonne en liturgie, comme l'ordalie, jugement de Dieu sur batailles où se rend la justice. La bataille est préparée cérémonieusement. Les chefs de guerre prient, se confessent et implore que justice soit faite sur le champ de bataille pour donner la victoire au plus méritant au moins. La prière n'est pas une requête pour un succès personnel, mais un vœu qui sollicite le choix divin, pour un retour à la paix divine qui est sur le point d'être entravée par la guerre.

A Bouvines, selon l'opinion du conseil du roi, l'affrontement était déconseillé car dimanche était considéré comme un jour saint et faire couler le sang ce jour-là était considéré comme étant un péché plus important encore.

L'organisation des batailles suit un protocole cérémonieux dans sa préparation. Les *batailles* ou divisions se rangent en trois, de manière à représenter la trinité. Avant le combat, le discours du roi rappelle les conséquences que va encourir l'ennemi. La décision ultime est entre les mains de Dieu et l'excommunication, la punition qui attend les ennemis de l'église. Le roi se bat un dimanche malgré lui. Les prélats se sont déjà prononcés contre le camp adverse et l'ennemi est déjà mis en tort avant de commencer. Il n'y a pas cause de craindre l'adversaire car il sera livré aux mains des français. Philippe, sacré roi de France élu de Dieu, agent de la foi sur terre, se positionne en tant que défenseur légitime de l'église. Il avance sur le champ de bataille avec deux clercs à ses côtés qui ne cesseront pas les incantations comme durant une longue procession dédiée à l'accomplissement de la Sainte volonté.

Lorsque les coalisés sont vaincus c'est aussi, selon les chroniques, parce qu'ils étaient hérétiques ; en attaquant les français Otton et Jean sans Terre ont attaqué l'Eglise romaine. Quand le vainqueur l'emporte, Dieu s'est prononcé, le Seigneur a choisi le camp juste, celui du droit pour rétablir la paix avant tout.³⁶ Les sources de ces accusations proviennent cependant d'un mouvement de protestation soutenu par Jean sans Terre et Otton qui appellent à contester les abus de l'Eglise et vise directement le pape Innocent III. La bataille de Bouvines suscite ainsi un conflit religieux où deux visions s'opposent. D'un côté, Philippe se bat pour préserver l'ordre établi et son influence auprès du Pape, de l'autre les coalisés s'unissent pour réformer la suprématie de la gent ecclésiastique sur les sociétés européennes.

Une fois les coalisés vaincus Philippe se comporte de manière miséricordieuse auprès des coalisés. Il épargne ceux qui ont fait acte de soumission. Il ne tue pas tous ses prisonniers, malgré leur crime de lèse-majesté. Le roi de France fait régner la grâce divine et rétablit ainsi la sérénité de la paix sur les terres agitées par la guerre. L'effet unificateur de la victoire réconcilie les trois ordres : noblesse, clergé et serfs, qui étaient jusqu'alors quelque peu divisés. La ferveur religieuse des clercs se répand ainsi sur le peuple français. Les incantations collectives de cette victoire sont des louanges de gratitude des bénédictions de Dieu. Les célébrations de cette paix regagnée dure une semaine. L'ordre royal est raffermi et de sur croix, son pouvoir légitimé.³⁷

Entre chrétiens, les chevaliers étaient plus préoccupés à prendre leurs ennemis vivants que de tuer leurs frères de sang, car cela était un péché condamné par l'Eglise à

³⁶ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p197-200

³⁷ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p93

cette époque. Cependant causer la mort de l'autre lorsqu'elle est provoquée dans l'effort de préserver sa propre vie demeure respectable.

Si l'on est dans le Christ l'on ne doit point redouter la mort, au contraire on la désire. On n'en a pas peur car mourir en martyr serait un privilège écrit Saint Bernard. Ainsi le chevalier du Christ donne la mort en pleine sécurité et la reçoit dans une sécurité plus grande encore.³⁸

Le christianisme et la guerre faisaient bon ménage en conformité avec d'anciennes traditions. Ces bons procédés étaient observables dans l'ordre du discours et dans celui du rituel, et ont contribué à l'intégration de la guerre dans les pratiques sociales et à la reconnaissance du métier militaire. Saint Bernard le dit :

Mais, dira-t-on, s'il est absolument défendu à un chrétien de frapper de l'épée, d'où vient que le héraut du Sauveur disait aux militaires de se contenter de leur solde, et ne leur enjoignait pas plutôt de renoncer à leur profession (Luc., III, 13) ? Si au contraire cela est permis, comme ce l'est en effet, à tous ceux qui ont été établis de Dieu dans ce but, et ne sont point engagés dans un état plus parfait, à qui, je vous le demande, le sera-t-il plus qu'à ceux dont le bras et le courage nous conservent la forte cité de Sion, comme un rempart protecteur derrière lequel le peuple saint, gardien de la vérité, peut venir s'abriter en toute sécurité, depuis que les violateurs de la loi divine en sont tenus éloignés ?³⁹

Augustin Barthélemy d'Urbain composa avant 1350 un *Tractus de re bellica spirituali per comparisonem ad temporalem*, il s'inscrit dans la ligne de multiple variations sur *disciplina militaris* et *disciplina regularis*, sur *spiritualia* et *militaria*, et dans la continuité de maintes comparaisons entre le cloître et le château. Aussi bien les rites d'avant et d'après la bataille que les chassés croisés lexicaux entre la terminologie militaire et le vocabulaire

³⁸ Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897, Chp 1.

³⁹ Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897, Chp 3

religieux ont contribué à une forme de « sacralisation de la guerre » selon Philippe Contamine, « de même que le décor du sacré était en partie militaire, le décor de la guerre était en partie religieux ».⁴⁰

Beaucoup de ces constats ne s'appliquaient qu'aux nobles. Les nouvelles armes, à titre d'exemple, étant plus meurtrières étaient donc jugées comme des instruments du mal et donc souvent portées par la piétaille vulgaire où les mercenaires, considérés comme des ennemis damnés.

La guerre change et les moyens utilisés pour la mener à bien aussi. Les stratèges s'adaptent et les guerriers de même.

⁴⁰ H. Martin, *Mentalités Médiévales : XIe-XVe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948, p391-392

Les Mercenaires, Routiers, Cottereaux

Avant d'aborder la part importante que prennent ces trois groupes au XIV^{ème} siècle, il est nécessaire de définir ces trois termes. Les mercenaires étaient des guerriers rémunérés par des gouvernements étrangers. Ils accomplissaient une mission en échange de l'argent et non par conviction. Ils sont de plus en plus utilisés vers la fin du Moyen Age. Les *cottereaux* en revanche étaient des pillards, des bandes de brigands, ils s'organisaient en *routes* d'où l'appellation de *routiers* dans certaines régions car ils erraient beaucoup sur les routes en vandalisant partout où ils allaient. Une autre définition du *routier* est celle d'un soldat irrégulier car à cette époque les lignes qui départageaient les soldats des bandits étaient floues. Les seigneurs utilisent leurs ressources financières différemment au XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles par rapport au haut moyen âge. A cette époque l'Eglise condamnait sérieusement la guerre et les violences commises en Europe Occidentale entre peuples chrétiens. Cela allait à l'encontre de la paix divine. L'alternative choisie fut celle de recruter des mercenaires afin d'épargner les nobles le plus possibles. De nombreux dignitaires européens s'emploient à cette pratique. Dans le Duché de Brabant, où la population souffrait de conditions de vie rudes, le recrutement de Soldats abonde. Une solde minime suffit à offrir un avenir meilleur aux populations pauvres des Flandres et de ses environs. Verser le sang, n'est pas un problème auprès de ces soldats motivés par le gain ou le désespoir.

Durant le XIV^{ème} siècle les Routiers se font engager dans presque toutes les terres d'Europe pour maintenir l'ordre dans les communes. Le résultat de ces actions est catastrophique pour l'Eglise. Des bandes d'hommes armés font régner la terreur, pillent et violent à volonté partout où ils se trouvent au lieu de faire régner la justice et la paix. C'est

leur justice et non pas celle des gouvernants qui domine les territoires où ils agissent. Ils représentent une solution facile pour les seigneurs qui optent pour cette pratique pour régler leurs engagements. L'éthique religieuse jadis prêchée par l'Eglise est bafouée, le code d'honneur remanié. L'appât du gain pour les uns et les tentations d'imposer son pouvoir coûte que coûte pour les autres déstabilise les campagnes où vivent sans protection, les populations au bas de l'échelle de la société. Les Routiers de Flandres sont présents à Bouvines du côté de la coalition d'Otton en 1214. Pour les français, le camp adverse a dégradé cette guerre en employant des mercenaires, cette vermine qui tue pour un revenu. C'est un phénomène nouveau que l'Eglise condamne car ils corrompent les traditions, l'honneur et la justice.⁴¹

Pendant la Guerre de Cent Ans, le Roi et les grands seigneurs féodaux n'ont aucune confiance dans les "gens de pied" des milices des villes et établissements religieux ; ils préfèrent solder des mercenaires ou "soudoyers" réunis en compagnies ou "routes". Ils sont allemands, catalans, gascons, bretons... Ce sont des professionnels entraînés, mais plus intéressés par la solde que par les dangers du combat.⁴²

D'autres événements fâcheux contraignent de bons et loyaux chevaliers à devenir routiers. Ils sont français et décident de se venger contre l'injuste traitement de leur souverain.

⁴¹ G. Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p107, 222

⁴² *La Bataille de Brignais 1362, L'Armée royale battue par les "Tard-Venus", La Region et les Rois de France*, 18 Juin 2010 <http://www.museemilitairelyon.com/spip.php?article49>

La crise de l'éthique féodale

En 1350 Jean le Bon est sacré roi de France.⁴³ Durant les premières années de son règne, il essuie une série de défaites face aux anglais qui le rend impopulaire aux yeux du peuple. Il est de surcroît accablé par une crise monétaire en partie causée par la grande peste. Il doit faire face à la crise de la féodalité qui bat son plein quand il prend les rênes du royaume : crise agraire, partages successoraux survenus de 1240 à 1310.⁴⁴ Il éprouve des difficultés pour se défendre face aux anglais, qui depuis la victoire de Crécy de 1346, possèdent une nouvelle arme dévastatrice : le « longbow ». La crise du trésor est telle, que les recettes du royaume sont insuffisantes pour payer ses armées. Le roi ne peut pas rémunérer ses loyaux sujets. Ses troupes se mutinent à force de ne pas être payé, les chevaliers français prennent la décision difficile de se ranger aux côtés des ennemis de leur souverain le roi de Navarre. Ils sont nommés les Grandes Compagnies et ces derniers se servent à leur guise dans les campagnes.⁴⁵

La bataille de Crécy remet en cause ce qui est considéré comme un combat honorable. Doit-on se retourner contre son seigneur et rompre la fidélité jurée à son suzerain lorsque l'on a été soi-même victime d'une injustice ?

« L'autorité royale est remise en question dans les provinces et certains des hommes censés en être les porte-parole font défection. Souvent parce que leurs alliances les placent

⁴³ David Rumsey, David Rumsey Map Collection Cartography Associates, Chronologie, Rois de France, 2010

⁴⁴ M. Balard, M. Rouché et J-P Genet, *Le Moyen Âge en Occident*, Paris, Hachette Éducation, 5e édition, 2011

⁴⁵ F. Autrand, *Charles V : le Sage*, Paris, Fayard, 1994, p909

en porte-à-faux avec la Couronne, parce qu'ils peinent aussi à suivre le roi dans sa politique, sans perdre eux-mêmes toute crédibilité locale. Pour un grand nombre de chevaliers, le lien est donc tout naturel entre service et fidélité, il s'est détendu voire rompu, parce que la légitimité du roi est discutée. »⁴⁶

Le texte qui traite de la rébellion et plus particulièrement de la bataille de Brignais de 1362 est communiqué par Froissart dans ses chroniques. Ce texte relate le soulèvement massif de chevaliers rebelles qui s'allient à des factions étrangères de mercenaires de nombreuses nations d'Europe et que le roi de France tente d'éliminer.

Les Grandes Compagnies qui ont profité des circonstances désastreuses dans lesquelles se trouve le royaume de France parviennent à battre l'armée royale. De nombreuses forteresses ont été saisies, plus d'une soixantaine. Ils font des centaines de prisonniers riches en rançon à travers lesquels ils parviennent à tirer d'immenses profits au nom du roi de Navarre. Cependant Louis Comte de Forez et Robert de Beaujeu sire de Joux sont comptés parmi les morts. Le connétable de France et son fils sont blessés et meurent après leur transport à Lyon. Les prisonniers conservés pour en tirer une rançon sont nombreux: Melun de Tancarville, Jean de Forez frère du comte, Louis de Beaujeu sire d'Alloignet, Jean de Grolée en font partie. Quant à ceux qui n'ont pas de valeur marchande, ils sont tous massacrés.

Les routiers commettent des crimes auxquels les chevaliers déchus qui les accompagnent sont assimilés. Navarre en tire grand profit. La nature de la guerre continue de changer.

⁴⁶ Jérémie Foa, Bertrand Haan et Matthieu Gellard, Journée d'études - *Servir le roi en temps de guerres de Religion*, IRHIS, 8 Juin 2016

Les mentalités changent

Les mentalités changent à mesure que les royaumes s'agrandissent et que le pouvoir se centralise. C'est le déclin de l'Europe féodale et l'essor des Monarchies qui gommement progressivement la responsabilité individuelle du chevalier sur laquelle reposait l'éthique de la chevalerie.

Dans les provinces italiennes on reproche à tort aux Condottieres du XVème siècle de laisser trop de place à la cavalerie, à une époque où l'infanterie et l'artillerie deviennent primordiales. Machiavel a accusé les *condottieri* de jouer à la guerre, sans prendre de risques, en ne laissant que quelques blessés sur le terrain. Il prétend qu'aucun combattant n'est mort à Molinella en 1467 alors qu'il y a eu 600 tués. De plus, Machiavel accuse les chefs d'avoir voulu éviter les batailles rangées, d'avoir fait valoir le calcul sur la force brutale et de ne pas avoir reculé devant l'intrigue, la *combinazione*, pour garder leurs forces intactes en cas d'issue incertaine.⁴⁷ Ces idées n'auraient jamais été évoquées par des chefs de guerre au XIIIème siècle. Ces courants de pensée se propagent hors des provinces d'Italie à travers l'usage des mercenaires que toutes les armées d'Europe emploient sans exception dès le XVème siècle. Nous sommes bien loin de l'opinion défavorable que la chevalerie française avait de l'emploi des mercenaires utilisés à Bouvines par l'empereur Otton IV.

⁴⁷ H. Martin, *Mentalités Médiévales : XIe-XVe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948, p396

L'éthique militaire change

Une influence humaniste se propage lorsqu'il s'agit du statut du Soldat.

Son statut n'est pas toujours perçu positivement dans la littérature italienne. L'entrée en littérature des *condottieres* nous renseigne sur leur psychologie et sur la façon dont la société les perçoit. Le statut du soldat est assez proche de celui du paysan. Comparé aux siècles précédents le combattant est affecté par plusieurs signes négatifs : basse origine, vie errante et marginale, convoitise de l'individu rémunéré. Leur statut reçoit une promotion culturelle par les humanistes, qui le dote d'un passé à travers le fantassin romain et le sursaut de l'Italie face aux envahisseurs Turcs. Il devient une figure idéale dans le *Condottiere*: chevalier par la monture et les manières, soldat astucieux qui a le goût de l'argent et des origines « modestes ». Les lieux d'accueil sont constitués par les ouvrages historiques, par les vies de *Condottieri*. En adoptant les soldats, par amour de l'antiquité, les humanistes ont promu, jusqu'à faire admettre par leurs contemporains les notions de culture militaire, d'éthique guerrière et d'intellectualisation du combattant sur un mode bien différent du code de la chevalerie traditionnelle. L'art militaire impose des références aux anciens. A mesure que les humanistes propagent une ouverture intellectuelle vers les sciences et la philosophie de l'antiquité, ils ouvrent aussi les esprits de la société sur l'importance du calcul et des stratagèmes utilisés par les armées antiques et étrangères. C'est le développement des compétences tactiques afin d'atténuer les faiblesses physiques en usant la ruse.

« Le Soldat ne constitue-t-il pas une branche de la culture, où le savoir d'un individu compte autant que son habileté ? » écrit Campano un humaniste de la cour du Pape Pie II

vers 1470.⁴⁸ L'alliance de *milizia* et de *lettura* est solidement nouée, sous le signe d'un humanisme militaire. Dans le cadre d'une guerre intellectualisée, le soldat devient le champion de la Raison contre la Fortune. Il incarne désormais le calcul, la vigilance et la prévision, toutes armes précieuses pour faire face aux impondérables. Selon le biographe Campano: « les soldats meurent peu sur le champs de bataille, sans doute parce qu'ils sont bien équipés, ingénieux et rusés, mais surtout parce qu'ils sont gouvernés par la raison et non par la fureur ». ⁴⁹

« Campano ironisait ainsi sur les soldats du roi d'Aragon Alphonse le Magnanime qui était fiers de leurs morts au combat et adeptes d'un sens de l'honneur désuet. »⁵⁰

Ce sens de l'honneur désuet est également présent à Crecy lorsque la noblesse guerrière française critique le nouvel usage que les Anglais font du *Longbow*. La technologie change et avec la technologie les mentalités. La conception de la guerre et le métier du guerrier ne sont plus réservés aux nobles qui ont été éduqués au sens de l'honneur chevaleresque.

⁴⁸ H. Martin, *Mentalités Médiévales : XIe-XVe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948 (p397-398)

⁴⁹ H. Martin, *Mentalités Médiévales : XIe-XVe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948 (p397-398)

⁵⁰ H. Martin, *Mentalités Médiévales : XIe-XVe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948 (p397-398)

Conclusion

A travers les textes et les thèmes étudiés, nous avons pu remarquer que la conception de l'honneur du guerrier ne reste jamais figée. L'honneur de l'individu change avec celui du groupe ou de la société dans laquelle il sert. La création d'un grand nombre d'innovations provoque des changements inévitables dans la pratique de la guerre mais également dans la psychologie de la guerre au moyen âge. Les armées furent contraintes à s'adapter de manière progressive aux changements technologiques de l'ennemi altérant inéluctablement la nature des conflits ainsi que la culture de la guerre. La capacité des hommes et des armées à s'adapter au terrain et à son ennemi est un besoin constant que l'on retrouve à travers l'histoire, indépendamment des époques. Comprendre son adversaire, la nature du conflit ainsi que posséder une grande aptitude face aux changements de l'ennemi représente les clefs du succès des combats modernes. Le camp qui s'adapte le plus vite face à la nature toujours changeante des conflits détient l'avantage.

Au moyen âge l'envahisseur cherchait à amener le défenseur en terrain ouvert, tandis que le défenseur optait plutôt de s'installer derrière ses murs.

Les stratégies évoluent, les tactiques de guerre également. Le rôle de la cavalerie lourde était beaucoup plus réduit à la fin du moyen âge qu'il ne l'était durant le haut moyen âge. Les stratèges avaient compris qu'il ne suffisait pas de charger des troupes d'infanterie bien disciplinées. La bataille de Crécy (1346) montre à quel point le manque d'organisation des chevaliers français qui, bien que plus nombreux que les anglais, ne surent pas réagir face aux archers anglais, munis des tactiques nouvelles. Une nouvelle ère tactique et technologique était née. Les troupes françaises étaient restées figées dans les traditions et n'avaient pas su s'adapter aux changements développés par les chefs de guerre anglais.

Cependant les charges dévastatrices étaient encore possibles, de préférence lorsque l'ennemi était en fuite et désorganisé.⁵¹

L'ancien code d'honneur des chevaliers se perd peu à peu. La nature de la guerre change à mesure que les royaumes engagent des forces de plus en plus nombreuses. Le statut de naissance d'un combattant n'est plus un facteur déterminant comme il en était le cas à Bouvines. La nature des engagements change, plus l'art de la guerre évolue plus l'on valorise à cibler l'ennemi le plus gradé. L'honneur change de forme. Aujourd'hui, tuer un officier démontre une certaine prouesse guerrière qui aurait été jugée inacceptable au XIII^{ème} siècle.

L'apport des canons sur le champ de bataille change également la dynamique des conflits au moyen âge. Les forteresses deviennent obsolètes et ce sont plutôt des batailles de grande envergure qui dominent la forme des affrontements.

Durant la première guerre mondiale la nature de la guerre change également à plusieurs reprises et ce de manière drastique lorsque la guerre de mouvement est interrompue soudainement par la guerre des tranchées. Les belligérants s'enterrent afin de stopper les avances territoriales de l'ennemi. C'est enfin une autre avancée technologique qui débride le *statut* du conflit à travers l'invention des chars (*tanks*), et de l'aviation.

Tout comme au moyen âge les stratégies militaires parviennent à s'adapter à l'adversaire grâce aux avancées technologiques et une éthique militaire qui offre une certaine ouverture d'esprit qui permet au guerrier d'être flexible.

⁵¹ C. Pepin, *La Pratique de la Guerre au Moyen Age: Combats et Systèmes Militaires*, Le Monde Militaire, 3 Juillet 2011

Les innovations technologiques bouleversent la conception morale de la guerre et nous avons pu découvrir à travers cette étude que moins la guerre est personnelle plus on tue facilement sans égard pour l'identité de l'ennemi qu'il soit noble ou non, officier ou soldat du rang.

Le soldat fait toujours don de sa personne, mais il ne pense plus à ses intérêts propres, il doit faire abstraction de ses sentiments personnels, il agit désormais au nom de la cause qu'il défend.

Une justification morale est cependant essentielle dans la bonne conduite du guerrier derrière laquelle l'on se range pour donner raison à son combat. La nature des conflits change mais l'aptitude des hommes à s'adapter à leur environnement ne change pas.

Bibliographie

- Ainsworth P., *Jean Froissart and the Fabric of History Truth, Myth and Fiction in the Chroniques*, New York, Oxford University Press, 1990. ¹⁶
- Angot C., *Quitter la ville*, Paris, Stock, 2000. ¹⁹
- Arquilliere H-X, *Moyen Age*, Paris, Editions de l'Ecole, 1947. ^{3, 21}
- Autrand F., *Charles V : le Sage*, Paris, Fayard, 1994. ⁴⁵
- Balard M., Rouche M., Genet J-P, *Le Moyen Âge en Occident*, Paris, Hachette Éducation, 5e édition, 2011. ⁴⁴
- Bernard de Clairvaux, *Eloge de la Nouvelle Milice*, Abbaye St Benoît de Port-Valais, Edition Le Bouveret, 1897. ^{25, 31, 32, 33, 34, 38, 39}
- Cohen G., *Histoire de la chevalerie en France au Moyen Age*, 1949. ^{6, 18}
- Duby G., The Chivalrous Society, Berkeley and Los Angeles California, University of California Press, 1977. ⁴
- Duby G., *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973. ^{8, 10, 11, 12, 14, 17, 24, 35, 36, 37, 41}
- Flori J., *L'essor de la chevalerie : XIe-XIIe siècles*, Genève, Dorz, 1986. ⁷
- Flori J., Martin H., Cahiers de civilisation médiévale, 41e année, supplément annuel 1998. Comptes Rendus. pp. 61-65. — Mentalités médiévales, XIe- XVe s. Paris, PUF, 1996. ⁵
- Foa J., Gellard M., Haan B., Journée d'études - *Servir le roi en temps de guerres de Religion*, IRHIS, 8 Juin 2016. ^{1, 46}
- Guiette R., *Chansons de geste, chronique et mise en prose, Cahiers de civilisation médiéval* Volume 6, Numéro 24, 1963. ¹⁵
- Housley N., *The Later Crusades, 1274-1580 from Lyons to Alcazar*, New York, Oxford University Press, 1992. ²⁹
- Lewis Warren W., *King John*, Londres, Methuen, 1991. ⁹
- Martin H., *Mentalités Médiévales : XIe-XVe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948. ^{40, 47, 48, 49, 50}
- Mourgue A., *Mérimot Marchès*, Paris, Le Manuscrit, 2007. ²⁸

Pauphilet A., *Historiens et chroniqueurs du moyen âge: Robert de Clari, Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines*, Paris, La nouvelle revue française, 1938. ^{26, 27, 30}

Pepin C., *La Pratique de la Guerre au Moyen Age: Combats et Systèmes Militaires*, *Le Monde Militaire*, 3 Juillet 2011. ^{13, 22, 23, 51}

Rumsey D., David Rumsey Map Collection Cartography Associates, Chronologie, Rois de France, 2010. ⁴³

L'Honneur Chevaleresque, Non Nobis Domine Non Nobis Sed Nomini Tua Da Gloriam, Ordres des Templiers, Chevalerie et Valeurs de France, L'Ordre des Templiers, 29 Octobre 2006. Site web : <http://nonnobisdominenonnobissednominituodagloriam.unblog.fr/2006/10/29/lhonneur-chevaleresque>. ²

La Bataille de Brignais 1362, L'Armée royale battue par les "Tard-Venus", La Region et les Rois de France, 18 Juin 2010. Site web : <http://www.museemilitairelyon.com/spip.php?article49>. ⁴²

Site web: <http://www.guedelon.fr/en/> 2016. ²⁰

Références

Contamine P., *La Guerre au Moyen Age*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980

Doutrepont G., *Les Mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIV^e au XVI^e*
Bruxelles, Palais des Académies, 1939

Garnier F., *La guerre au Moyen Age : XI^e-XV^e siècle : l'histoire par les documents iconographiques*, Poitiers, CRDP, NRDP, 1976

Oeuvres de Froissart: chroniques, publiées avec les variantes des divers manuscrits M. le baron Kervyn de Lettenhove, 2015.

Site internet : <http://www.histoire-france.net/moyen/guerre>, 2015.

Vita

Nicolas Franchitti est né en France en 1982 à Tours en Touraine, d'une mère américaine et d'un père français. Nicolas a été diplômé d'une Licence de Français de l'Université d'État du Kansas afin de devenir officier dans l'Armée américaine. A l'issue de son diplôme, Franchitti a été promu Second Lieutenant et a commencé une carrière d'officier en 2007.

Nicolas a été diplômé d'une Maîtrise de Science en Gestion de l'Environnement de l'Université de Webster en 2013.

Au terme de sa Maîtrise de Français à l'Université d'État de Louisiane, Nicolas est sensé enseigner le français aux jeunes Cadets de l'Académie Militaire de West Point.